

ORTHONATURE PARANATURE

Il est, en ce qui concerne la relation nature/culture, une idée si répandue qu'elle en constitue presque un consensus général : la culture est le résultat d'une transformation de la nature. On apprend cette idée à l'école, on la lit dans les contextes les plus variés, on la rencontre dans de nombreux mythes et de nombreuses idéologies religieuses et politiques, elle est au fond de pratiquement toutes les anthropologies scientifiques et philosophiques. On l'accepte donc et, l'ayant acceptée, on croit pouvoir observer partout qu'elle est juste.

Le processus¹ tendrait donc à transformer la nature en culture et il semble être constamment vérifiable, dans l'agriculture comme dans la sculpture, dans l'industrie comme dans la pédagogie. C'est l'acte par lequel l'homme prend un objet naturel (une plante, une pierre, un minerai, un enfant) et le transforme en une chose utile, culturelle (en céréales, en statue, en voiture, en citoyen). Cet acte est observable en tout lieu, et nous l'exécutons tous. Comment ne pas accepter, derrière cet acte, l'idée que la culture est la nature transformée ?

Mais on peut se faire une idée très différente de la relation entre nature et culture : on peut concevoir que la nature est le résultat d'une transformation de la culture... Il y a de bonnes raisons pour formuler un tel paradoxe, paradoxe, évidemment, par rapport à l'orthodoxie mentionnée plus haut. *{Je donnerai ces raisons plus tard. Mais, direz-vous, comment peut-on le faire ?}* N'observons-nous pas le contraire partout ? *{Non, car nous observons selon les idées que nous avons}*.

Les idées sont des modèles d'observation. Quand on acceptait l'idée que les objets tombent ou montent selon la « justice » (diké), chaque objet cherchant sa juste place dans le monde, on a pu observer partout comment la flamme monte dans l'air *{et l'air dans l'eau}*, comment les objets lourds tombent plus vite que les objets légers. Et quand l'idée de la chute libre, selon laquelle tout objet tombe dans un champ gravitationnel, fut acceptée, on put observer comment les objets tombaient avec une accélération géométrique indépendante de leur poids.

Si nous acceptons que la nature provient d'une transformation de la culture, nous pourrions, de même, en observer partout la justesse. Mais si les idées modèlent les observations, si donc toutes les idées sont également justes, pourquoi changer d'idée ? Parce que toutes les idées ne sont pas également vastes. L'idée de la chute libre ouvre un paramètre d'observation plus vaste que celle de la recherche d'une juste place dans le monde. Elle est donc meilleure. L'idée que la nature est une

¹ Tapuscrits : « L'homme »

transformation de la culture est peut-être meilleure et plus vaste que l'idée contraire. C'est le thème.

Comparons les deux idées. Selon l'idée orthodoxe, la nature est antérieure à la culture et il n'y a qu'une seule nature, universelle et omniprésente. Nommons cette nature « Orthonature ». L'homme se trouve en elle, et, « originellement », ne trouve qu'elle. Mais il ne l'accepte pas comme elle est. Il la change selon ses désirs et pour se libérer d'elle. Ainsi, il produit diverses cultures. À la fin utopique de ce processus appelé « Histoire », toute la nature sera transformée en culture, c'est-à-dire : toute chose sera comme l'homme le désire et il sera libre. Selon l'idée paradoxale, la culture est antérieure à la nature. L'homme se trouve en elle et, « originellement », il ne trouve que culture autour de lui. Elle le détermine. Pour se libérer d'elle, il la déculture en la réduisant à la seule dimension épistémologique *{ et en éliminant ses dimensions éthiques et esthétiques }* : il la transforme en nature. Ainsi, il produit diverses natures. Appelons les « Paranatures ». À la fin utopique de ce processus appelé « Histoire », toute culture sera transformée en nature, c'est-à-dire toutes choses seront connaissables et manipulables. L'homme sera libre. La différence entre les deux idées devient évidente. Pour l'idée orthodoxe, l'homme est un animal naturel, et, à l'origine, primate. Pour l'idée antagoniste, l'homme est un animal culturel et, à l'origine, primitif. Pour le primate, tout est nature car tout est mangeable, ou copulable, ou dangereux. Pour le primitif, tout est culture car tout est « spirituel », c'est-à-dire un autrui qui participe de la culture. Pour le primate, la structure du monde est la nécessité : il est nécessaire qu'il mange et qu'il copule et qu'il soit mangé. C'est la structure de la nature. Pour le primitif, la structure du monde est la rétribution : s'il veut avoir quelque chose, il faut qu'il donne en sacrifice une autre chose. C'est la structure de la culture. Pour le primate, le problème est de se libérer de la nécessité par l'imposition de sa volonté. C'est ce qu'il fait quand il devient homme : il produit des « valeurs » et donne ainsi de la signification au monde absurde de la nature. Pour le primitif, le problème est de se libérer de la rétribution par la découverte de la nécessité cachée derrière la culture. C'est ce qu'il fait quand il devient conscient : il « démythifie » et découvre ainsi l'absurdité du monde. Donc, la mesure du progrès, pour l'idée orthodoxe, est la croissance de la culture, car l'homme est un primate en évolution. Et la mesure du progrès, pour l'idée paradoxale, est la croissance de la connaissance démythifiante de la nature², car l'homme est un primitif en évolution³.

Ne tombons pas dans le piège de dire, selon l'idée orthodoxe, que l'homme est un primate avant de devenir un primitif, car c'est précisément une telle affirmation que l'idée paradoxale refuse. Pour elle, il n'y a pas de sens dans une projection du passé au-delà de l'existence humaine *{ dans le monde }*, sauf comme extrapolation. Car pour elle, le monde « commence » précisément avec sa perception par l'homme. La

² Soulignement originel dans la plaquette.

³ Le texte de la plaquette dit « un primate en révolution ». Nous avons jugé préférable de rétablir ici le texte des tapuscrits.

dignité ontique du monde est d'être pour l'homme. Le primate, pour cette idée, est un homme démythifié *{ donc la nature qui se cache derrière la réalité culturelle qui est l'homme }*. En ce sens, le primate est postérieur à l'homme : sa découverte date du XIX^e siècle. C'est grâce à Darwin, seulement, que nous avons pu devenir des primates. On voit la différence fondamentale entre les deux idées : pour l'idée orthodoxe, il y a une histoire naturelle dont l'histoire humaine est le dernier chapitre. Pour l'idée paradoxale, la nature est une découverte récente : au sens strict, elle ne commence qu'avec les sciences naturelles, et c'est seulement à présent que l'homme commence à se trouver en elle.

L'idée orthodoxe conçoit la nature d'une manière ontologique : elle est l'ensemble des choses non faites par l'homme. Tandis que l'idée paradoxale conçoit la nature d'une manière méthodologique : elle est l'ensemble des choses explicables par les méthodes des sciences de la nature, entre autres. *{ Dès qu'on accepte l'idée paradoxale, on passe à percevoir sa justesse partout }*. Les méthodes des sciences de la nature semblent applicables à des domaines toujours plus vastes, et, dans ces domaines, la culture se transforme en nature. Car appliquer les méthodes scientifiques, c'est vouloir chasser les mythes, les spectres, les dieux, les idéologies *{ en bref, les « valeurs » du monde de la recherche ; c'est le déculturer }*. Ce qui pourrait rester après l'application de ces méthodes, c'est la nature. On peut observer ce processus partout, et on peut mieux l'observer dans les domaines récemment déculturés. Dans le domaine de la justice, où le concept du crime et du châtement est en cours d'abandon en faveur des concepts de la motivation psychologique et de la thérapie sociale. Dans le domaine de l'art où le concept du Beau est abandonné en faveur du concept de l'information. Dans le domaine de la politique où le concept de liberté est abandonné au profit du concept de fonctionnement. On peut observer partout le recul du domaine des valeurs, c'est-à-dire de la culture, devant la nature.

Donc, les deux idées sont également justes ; les raisons de les accepter sont également bonnes. La question qui se pose est : laquelle des deux idées est la plus vaste ? Si l'on admet que la proposition « la nature mange progressivement la culture » de l'idée paradoxale correspond à la proposition « la nature est mangée progressivement par la culture » de l'idée orthodoxe, les deux idées sont complémentaires : l'une est l'opposée de l'autre. Mais si nous admettons que la culture produit diverses natures pendant le processus de démythification, il est évident que l'idée paradoxale est plus vaste que l'idée orthodoxe. Car la diversité des natures n'est pas comme la diversité des cultures : les diverses natures ne se localisent pas, comme les diverses cultures, sur le même plan ontologique. Au contraire : les diverses natures ont, chacune, leur réalité propre, bien que ces réalités puissent s'enchaîner⁴. La seule chose de commun dans ces diverses natures est la méthode pour les connaître : l'épistémologie.

⁴ Les tapuscrits disent « s'engrener ».

Il faut admettre que l'idée paradoxale est la plus vaste : elle ouvre un paramètre plus grand pour l'observation, mais aussi pour l'action, parce que l'idée orthodoxe limite l'action à la seule transformation de la nature, tandis que l'idée paradoxale ouvre un champ d'action dans lequel nous pouvons produire maintes paranatures. Il s'agit d'une inversion de la signification du terme « Art ». Pour l'idée orthodoxe, l'art est la méthode pour transformer la nature en culture. Pour l'idée paradoxale, l'art est la méthode pour produire des paranatures. Seulement, nous n'avons qu'une seule réponse⁵ en ce sens : les sciences de la nature. C'est pourquoi nous n'avons, jusqu'ici, produit qu'une seule paranature, celle dont les sciences de la nature nous parlent. Et comme cette paranature est unique, nous la confondons avec l'orthonature de l'idée orthodoxe. Pour montrer que l'idée paradoxale est plus vaste, il faut élaborer d'autres arts, c'est-à-dire d'autres méthodes pour produire *{d'autres}* paranatures, des méthodes parallèles à celles des sciences naturelles, mais dans d'autres domaines du réel.

Ceci est le but de l'Institut Scientifique de Recherche Paranaturaliste⁶ : l'I.S.R.P. part de la prémisse épistémologique selon laquelle toute idée est un modèle pour l'observation du réel *{donc pour les actions dans le réel}*. *{Il n'y a donc pas d'idées plus « vraies » que d'autres : elles sont toutes des leurres pour pêcher le réel. Mais il y a des idées plus ou moins vastes, donc « bonnes »}*. Que l'idée paradoxale *{que la nature est un produit de l'homme}* soit meilleure que l'idée orthodoxe *{que la nature est antérieure à l'homme}*, il faut l'accepter. La première conséquence de cette acceptation est une reformulation de la signification du terme « art » : c'est une méthode pour fabriquer des paranatures. La deuxième conséquence est une reformulation du terme « science » : c'est un art parmi d'autres arts possibles. *{Il y a une troisième conséquence dont je parlerai plus tard}*. Il faut considérer brièvement l'impact *{révolutionnaire}* de ces deux conséquences. L'art est la méthode pour produire des paranatures, et la science est un art en ce sens. *{Si nous acceptons cela, et nous devons le faire devant les organismes que Louis Bec met dans notre circonstance, notre}* (La) foi naïve en la science s'écroule. La question de savoir si les organismes produits par l'I.S.R.P. sont des êtres naturels est une mauvaise question. Ils sont aussi naturels que les animaux dont nous parle la zoologie, mais ils appartiennent à une paranature différente de celle à laquelle appartiennent ces animaux. Le degré de réalité est le même, c'est la réalité qui change. Les animaux de la zoologie ne sont pas surréels par rapport aux organismes de l'I.S.R.P. *{et les zoologues ne sont pas surréalistes par rapport à Louis Bec}*, ni vice-versa. Les zoologues et l'I.S.R.P. sont radicalement réalistes, seulement ils travaillent dans des paranatures différentes. Donc, la pluralité des réalités, des paranatures, se pose d'une façon concrète. Nous voyons ce qu'est la zoologie : un art, et ce qu'est le paranaturalisme : une science.

⁵ Tapuscrits : « un seul art ».

⁶ Les tapuscrits mentionnent nommément Louis Bec.

Si la différence entre art et science disparaît, si toute science est un artifice, les critères de vérité changent. La vérité scientifique *{la seule que nous sommes à présent capables d'accepter}* n'est plus l'adéquation d'une idée à un donné réel, mais l'adéquation d'une idée à un fait réel provoqué par cette idée. Et les organismes de l'I.S.R.P. sont la preuve concrète d'une révolution épistémologique *{dont nous sommes les témoins à présent}*. Non seulement la science est un art, mais aussi l'art devenu conscient de lui-même est une science, c'est-à-dire une méthode pour connaître. Pour juger un tel art *{devenu conscient}*, il faut lui appliquer des critères épistémologiques. En conséquence, il n'y a pas une vérité, mais plusieurs types *{de vérités, selon l'art que nous appliquons}*, et la connaissance recherchée par l'I.S.R.P. n'est pas moins scientifique que la connaissance recherchée par la zoologie, bien que différente. Mais curieusement, elle est structurellement la même, car elle s'appuie sur les mêmes outils, la logique, la méthodologie⁷, l'expérience contrôlée. *{Curieusement mais aussi nécessairement}*. La connaissance est une activité humaine structurée par les mêmes catégories quelle que soit la réalité sur laquelle elle se penche. Si la science est un art, et l'art devenu conscient une science, on peut appliquer des critères esthétiques aux deux. *{La vérité et la beauté deviennent des concepts inséparables. Les équations de la théorie de la relativité sont plus « vraies » que les équations de Newton, car elles sont plus simples, donc plus belles. Et les organismes de Bec sont beaux car ils sont le résultat d'une méthode épistémologique rigoureuse. Dans la science comme dans l'art, la beauté est une fonction de la vérité, et la vérité une fonction de la beauté. Et cela nous le voyons concrètement en regardant les organismes de Bec}*. Il ne s'agit donc pas seulement d'une révolution épistémologique, mais d'une esthétique liée étroitement avec l'épistémologique.

{Il faut maintenant revenir à la troisième conséquence de l'acceptation de l'idée paradoxale de Louis Bec : la nature est un produit de la culture.

La culture est sa matière première. D'abord, bien sûr, la culture au sens « spirituel », c'est à dire intellectuel. La nature se fait avec des concepts élaborés par la culture et ces concepts sont les modèles pour la production de paranatures. Mais ensuite aussi la culture au sens matériel. Les objets culturels sont transformés en objets naturels. Comment le fait la science de la nature ? Elle prend des objets culturels, comme une vache, et les transforme en objets naturels, comme un mammifère.

Mais ce n'est pas ce que Louis Bec fait. Il prend un objet dans l'ordure, comme une matière plastique rejetée, et le transforme en objet naturel, comme un de ses organismes. Et c'est l'aspect peut-être le plus révolutionnaire de sa recherche. Il ne transforme pas, comme le fait la science traditionnelle, la culture en nature, mais il transforme l'ordure en nature. Il ne transforme pas, comme le font certains artistes, l'ordure en culture, mais il transforme l'ordure en

⁷ Les tapuscrits disent « la mathématique », mais le tapuscrit original comprend une correction manuscrite de Flusser « la méthodique », suite à une lettre de Louis Bec du 29 février 1976 lui suggérant de remplacer « mathématique » par « méthodologie » (page 30, dossier Cor_104_FRENCH(GENERAL)). Soulignement originel dans la plaquette.

nature. Il nous propose donc un tout nouveau paramètre d'action. Transformer l'ordure, cette culture à demi désinformée, en nature au sens paradoxal de ce terme.

C'est une conséquence nécessaire de l'acceptation de l'idée paradoxale de Bec. Car si j'accepte que la culture produit de la nature, je nie, nécessairement, qu'elle se transforme automatiquement en ordure. L'ordure n'est plus, comme elle l'est pour l'idée orthodoxe, un sous-produit de la culture qui la menace. C'est maintenant un stade de la culture en direction des diverses paranatures à être produites. Mais si nous acceptons ce fait, et nous devons le faire devant les organismes de Bec, nous sommes obligés de reformuler toutes nos idées par rapport à l'histoire et par rapport à notre engagement en elle.

Bien sûr : la considération d'une telle reformulation devenue nécessaire dépasse les limites imposées à cette conférence. Je me propose d'étudier l'impact des recherches de Bec dans un travail plus ample}.

On peut tirer, de ce survol, que les organismes de l'I.S.R.P. sont des preuves concrètes du fait qu'il n'y a pas qu'une seule nature. Il y a autant de natures que de méthodes pour les produire. {Il y en a autant que nos méthodes pour pêcher des réalités par les leurres que sont nos idées}.

{Mais pour pouvoir vraiment pêcher ainsi, il faut d'abord se rendre compte de la qualité artificielle, artistique, culturellement déterminée, de toutes nos idées. Si nous nous rendons compte de cela, toute connaissance et tout acte fondé sur une telle connaissance deviennent un leurre. Toute vérité et tout engagement deviennent un leurre. Il n'y a que le leurre. Et savoir cela, non seulement par spéculation sceptique, mais par la praxis de l'acte, c'est être libre.

Car c'est vivre dans l'ironie, c'est-à-dire dans la distance par rapport au monde. Et c'est ce climat d'ironie qui est le climat de la vérité consciente de soi-même et de la beauté, qui est le climat que nous respirons en observant les organismes de Bec. Bien sûr, l'ironie est une attitude dangereuse, au sens d'être destructive de nos préjugés. Mais le danger n'est-il pas synonyme de l'existence humaine? Louis Bec nous fait vivre. Il provoque en nous des doutes très profonds. Je ne crois pas qu'on puisse exagérer l'importance de ce qu'il fait dans le champ de l'art, dans le champ de la science, dans le champ de notre être, dans le monde tout court}.

Toute paranature devrait être sous-tendue par l'ironie, attitude dangereuse mais questionnante.